



REVISTA CIDOB d'AFERS INTERNACIONALS 82-83.

Frontières: Transitoire et dynamiques interculturelles.

Littérature, imagination morale et le hors de lieu.
Enrique Díaz Álvarez

Littérature, imagination morale et le hors de lieu

Enrique Díaz Álvarez*

RÉSUMÉ

Au début de 2007, les moyens de communication ont assuré que l'écrivain turc Orhan Pamuk avait embarqué dans un avion pour s'exiler indéfiniment à New York après avoir reçu publiquement des menaces de la part de l'assassin du journaliste Hrant Dink. Quelques mois plus tard, Pamuk a démenti cette information en parlant du fauteuil de sa maison à Istanbul. Cet article surgit à la suite de cet exil démenti et il argumente la pertinence de l'imagination morale et la littérature pour doter le sujet d'une série d'habiletés herméneutiques pour traduire, s'unir, se solidariser et comprendre l'autre dans l'habitat interculturel.

Mots clé: Cosmopolitisme, littérature, frontières

Depuis novembre 1989, de nombreux auteurs et intellectuels se sont familiarisés avec les avantages que présente l'ordre mondial après le mur. L'accélération et l'intensité du transit humain à échelle mondiale, conjugué à l'omniprésence de l'information, ont permis que des auteurs comme Orhan Pamuk, Milan Kundera ou Haruki Murakami aient plus de lecteurs en dehors des frontières de leur pays d'origine, ou qu'un *best seller* britannique provoque les enfants du monde entier se déguisent simultanément en apprenti sorcier. Ces circonstances conjoncturelles mettent en évidence que les fonctions, les espaces et les implications du fait littéraire ont muté et qu'on ne peut plus les envisager sous la structure ou le schéma de l'Etat-nation¹.

*Doctorand en Philosophie (UB)
endial@yahoo.com

Lors d'un discours à Barcelone, dans lequel il présentait son livre *Littérature en péril*, Tzvetan Todorov mentionnait que la globalisation avait des aspects obscurs en économie, mais qu'elle était chanceuse pour la littérature. Pour Todorov, le commerce inédit des idées permet de lire et d'accéder à tout type d'auteurs de n'importe quelle partie du monde sans l'intervention centralisée ou colonialiste d'une métropole. L'illustration dans sa maturité.

A une époque marquée par l'affaiblissement et la permanente restructuration des frontières physiques et géographiques, la littérature doit retrouver son sens social et être encore connecté avec le quotidien du citoyen lambda. C'est seulement ainsi que pourront se former des lecteurs qui auront la volonté d'ouvrir leurs frontières mentales dans un exercice profond de compréhension de soi-même et de leur relation aux autres. Les écrivains, évidemment, n'échappent pas à la pragmatique nécessité contemporaine de repenser et définir leur identité à la lumière de l'hybridation et de la diversité culturelle qui marquent notre existence.

LA LITTÉRATURE ET LA CONDITION CÔSMOPOLITE

Comme le mentionnait Ulrich Beck (2003), à la suite de la globalisation de la politique, l'économie, le droit ou les cultures, la réalité même est devenue cosmopolite. Face à ces circonstances, Beck propose l'adoption d'un nouveau genre de regard cosmopolite au sens du monde et de l'absence de frontières :

(...) Un regard quotidien, historiquement éveillée et réflexif, un regard dialectique aux ambivalences qui existent dans l'environnement caractérisé par les différenciations en processus de disparition et les contradictions culturelles. Non seulement cela nous montre les "déchirements, mais aussi les possibilités de conformer la propre vie et la vie en commun dans le mélange culturel. C'est en même temps un regard sceptique, sans illusions et critique avec lui-même (Beck, 2003 : 12)².

La cosmopolitisation nous oblige, dans ce sens, à une nouvelle interprétation transnationale de la littérature. Au jour d'aujourd'hui, le roman – le genre le plus social qui existe – permet au lecteur de rentrer en contact avec des croyances et des habitudes différentes, éclipsées ou simplement ignorées par l'asphyxiante construction de la mythologie nationale. Cette nouvelle relation transfrontalière entre le lecteur et l'auteur du XXI^{ème} siècle, permet de penser à la capacité de la littérature de raccourcir les distances entre deux sujets distants et divers qui ont en commun l'intérêt et le respect pour ce qui est différent.

Peu de penseurs ont abordé avec autant de lucidité le lien entre le progrès moral et la fiction comme Richard Rorty. Pour ce philosophe pragmatique, la littérature a une importance très concrète en ce qu'elle contribue à approfondir et sensibiliser notre compréhension des différences entre les personnes et la diversité de leurs nécessités. Pour Rorty (2002), l'élargissement de la capacité d'imagination morale nous permet de nous mettre à la place d'autres personnes et, ainsi, de favoriser le fait que nous soyons plus tolérants, décents et aimables³.

En réalité cette idée d'*amplitude* que développe Rorty n'est pas neuve, le terme a souvent été utilisé par des philosophes de la morale et la politique de différentes époques et humeurs pour asseoir la sensibilité et la capacité d'empathie dans la formation et la construction du sujet moderne. Dans la *Critique du Jugement*, Kant plaidait déjà pour la nécessité de développer un *mode de penser large*, entendu comme cette capacité de l'homme à s'abstraire des limites du propre jugement et se mettre à la place des autres. Cette faculté extensive de la pensée kantienne fut reprise et amenée plus loin par Hannah Arendt et son concept de *mentalité élargie* (*enlarged mind*), qui exige de l'individu d'entraîner sa capacité d'imagination et voir l'autre comme un interlocuteur. Pour Arendt "notre sensibilité semble avoir besoin de l'imagination, non seulement comme auxiliaire pour la connaissance, mais aussi pour reconnaître l'identité dans la diversité" (Arendt, 2005 : 51). Cette disposition, en qualité d'habitude, semble particulièrement urgente à la lumière du conflit quotidien au sein de l'habitat interculturel.

En soulignant que cette capacité imaginative pour voyager et visiter les autres doit être exercée, Arendt revendique le rôle et la transcendance de conter des histoires. Narrer pour se situer. C'est ici que la littérature peut être considérée comme un outil méthodologique, aussi fertile que privilégié, pour fournir au sujet moderne toute une série d'habiletés herméneutiques pour traduire, se lier, se solidariser et comprendre l'autre. Et que, comme le commente Susan Sontag (2007), "traduire c'est passer quelque chose à travers les frontières"⁴.

Suivant la mentalité élargie de Arendt, et à la différence de l'abstraction de penseurs comme Kant ou Rawls, Seyla Benhabib (2006) argumente que le dialogue ne peut pas s'établir avec l'idée d'un *autre déraciné*, voilé ou désincarné, mais toujours avec l'idée d'un *autre concret*. C'est-à-dire, avec un sujet contingent qui est ancré dans un temps, un espace, et qui est capable de raconter son histoire et défendre un point de vue propre⁵. En ce sens, et au-delà du lien étroit entre littérature et société, il faut prendre en compte un autre avantage : la lecture est un acte solitaire qui met en contact des particuliers.

L'IMAGINATION MORALE ET LE JEU DES FRONTIÈRES

Si la littérature élargit les capacités empathiques et dote d'habilités herméneutiques le sujet avec discernement, c'est parce que l'acte de lire nous permet, bien que ce soit pour quelques instants, de sentir et nous mettre dans la peau d'un sujet avec d'autres circonstances, croyances, espaces et habitudes. Profiter d'un bon roman d'une autre localité et d'une autre culture implique la capacité et l'exercice de l'imagination morale pour comprendre d'autres réponses et interprétations face à un événement concret. C'est dans cette conversation particulière que l'on peut présenter, aussi bien dans la proximité que dans le conflit, la condition humaine.

A la fin octobre 2007, pendant le discours dans lequel il remerciait le Prix Prince des Asturies des Lettres, Amos Oz insistait sur le fait que la lecture d'un roman est une invitation à visiter – ici résonne Hannah Arendt – les maisons d'autres personnes et à connaître ses pièces les plus intimes. Pour l'écrivain israélien, lorsqu'on lit un roman d'un autre pays, à la différence de lorsqu'on voyage comme simple touriste, on est invités à entrer dans les peines secrètes, les joies familiales, et les rêves des autres. Ayant comme toile de fond la tragédie judéo-arabe, Amos Oz mentionnait :

“(...) Je crois en la littérature en tant que pont entre les peuples. Je crois que la curiosité a, de fait, une dimension morale. Je crois que la capacité d'imaginer le prochain ne te convertit pas seulement en un homme d'affaires plus à succès et en un meilleur amant, mais aussi en une personne plus humaine” (Oz, 2007).

Cette confession émouvante de Amos Oz permet de penser à la capacité et la dimension éthique de la littérature comme un antidote efficace contre le fanatisme et la haine générée parmi des fondamentalistes religieux, des nationalistes exacerbés, et d'autres fanatiques du soi. Face à la violence et l'étroitesse d'esprit, il faudrait se souvenir du vieil idéal cosmopolite des stoïques et le “je suis citoyen du monde”, cette réponse archi-con nue que donna Diogène le cynique quand ils lui demandèrent d'où il venait. Comme le suggère Marta Nussbaum (1999), il faudrait penser cette phrase de Diogène comme une invitation à s'exiler de la commodité du patriotisme et du sentimentalisme facile⁶.

Pour Edward Said le pathos de l'exile réside justement dans la perte de contact avec la fermeté et la satisfaction de la terre. Cet état discontinu de l'être, fruit de l'incapacité à s'ancrer dans son exil, mène l'exilé à adopter un regard original et en permanence hors de lieu. Ce sentiment de l'exilé est suggestif en le pensant en des termes interculturels, parce qu'il met en évidence les avantages à s'assumer ou s'identifier l'interstice, dans le mélange ou l'hybride. Il faudrait encourager cette capacité pour voir et mesurer le monde entier, non pas en des termes géographiques ou physiques, mais comme une terre étrange en commun. Une idée qui n'est pas étrangère à la littérature des principes du millénaire, dans les mots du romancier Enrique Vila-Matas :

“Il faut aller vers une littérature en accord avec l'esprit du temps, une littérature mixte, métisse, où les limites se confondent et la réalité peut danser avec les frontières de la fiction, et le rythme efface cette frontière. Depuis un certain temps, je veux toujours être un étranger. Depuis un certain temps, je crois que chaque fois plus la littérature transcende les frontières nationales pour faire des révélations profondes sur l'universalité de la nature humaine” (Vila-Matas, 2004 : 182).

Il faudrait comprendre la *mentalité élargie*, le regard cosmopolite et le plaisir de l'exil comme faisant partie d'un même horizon qui implique toute la communauté humaine depuis une perspective transfrontalière. Une perspective qui nécessite l'imagination, la curiosité et le passage. Penser une meilleure forme de vivre ensemble.

Notes

1. Le fait que la naissance de l'art du roman ait coïncidé avec celle de l'Etat-nation reste représentatif, et que depuis un certain temps on a présagé une fin imminente aux deux. Il est suggestif de penser que cette supposée crise des deux phénomènes a été exposée, peut-être prématurément, à la lumière de la fragmentation et la porosité contemporaine des frontières. Dans le cas du roman, il est évident que cela a évolué et incorporé de nouvelles formes depuis sa splendeur au XIX^{ème} siècle. De toutes manières, il reste le genre le plus populaire et rentable de la littérature.
2. Norbert Bilbeny, dans le même sens, parle d'une condition cosmopolite qui ne peut être niée nulle part sur la planète. Aujourd'hui il s'agit d'un a priori ou transcendantal qui exige une autre mentalité (Bilbeny, 1997 : 44).
3. Voir Rorty (2002 : 158-160). Défendre la littérature, et particulièrement le roman, comme une forme fertile et légitime de connaissance implique reprendre le vieux débat sur la dimension sociale de la littérature et, avec celui-ci, le compromis social et moral de l'écrivain. Finalement, la solidarité, comme l'identité, aussi se construit.
4. Pour Sontag, comme pour Arendt, le romancier est quelqu'un qui t'emmène voyager dans l'espace et le temps. Il transporte quelque chose qui n'y était pas avant. Il faudrait clarifier que la littérature a ses propres buts, et qu'il serait erroné de la considérer comme un simple document ou une réplique de la vie réelle. Voir Sontag (2007).
5. Pour Benhabib, le modèle d'une éthique discursive ou communicative demande de reposer sur un véritable dialogue entre des êtres humains réels. Voir Banhabib (2006 : 193).
6. Voir Nussbaum (1999 : 27). Dans un autre essai intitulé "The narrative imagination", Nussbaum expose que la littérature, en cultivant les pouvoirs de l'imagination, nous permet de nous envelopper dans une compréhension compatissante et solidaire avec des personnes avec des manières d'être, des objectifs et des circonstances de vie très différentes des nôtres et, avec cela, de transcender une perspective touristique des autres. Voir Nussbaum (1997).

Références bibliographiques

- ARENDR, Hannah. *Conferencias sobre la filosofía política de Kant*. Barcelone : Paidós, 2005.
- BECK, Ulrich. *La mirada cosmopolita o la guerra es la paz*. Barcelona : Paidós, 2003.
- BENHABIB, Seyla. *El ser y el otro en la ética contemporánea*. Barcelona : Gedisa, 2006.
- BILBENY, Norbert. *La identidad cosmopolita*. Barcelona : Kairós, 2007.
- NUSSBAUM, Martha. *Cultivating humanity: a classical defense of reform in liberal education*. Cambridge Harvard University Press, 1997. Chap. III.
- NUSSBAUM, Martha (ed.) *Los límites del patriotismo, Identidad, pertenencia y ciudadanía mundial*. Barcelona: Paidós, 1999.
- OZ, Amoz. "La mujer de la ventana". Discurso de Amoz Oz, Premio Príncipe de Asturias de las Letras 2007. En : *El País* (26 de octubre de 2007). Sección cultura.
- RORTY, Richard. *Filosofía y futuro*. Barcelona : Gedisa, 2002.
- SONTAG, Susan. "El novelista y el razonamiento moral". Dans : *El Universal* (7 de julio de 2007). "Confabulario", suplemento del periódico. México D.F.
- VILA-MATAS, Enrique. *El viento ligero en Parma*. México : Sexto Piso, 2004.